

Formation APERTURA

« Du virtuel à l'imaginaire : laissez-nous rêver !

La place de l'imaginaire dans Réel-Symbolique-Imaginaire »

Intervention du mercredi 16 mars 2022

Les enfants dans l'essor numérique

Eva-Marie Golder

Introduction

Deux vignettes :

La première :

En 2017-2018, le docteur Ducanda a posté des films montrant un enfant de peut-être deux ans à qui on retire la tablette sur laquelle il était quotidiennement rivé pendant des heures. Le film montre l'enfant s'écroulant et hurlant. Le commentaire qui les accompagnait faisait état de comportements relevant du spectre autistique¹. Le docteur Ducanda non seulement a récolté les plus vives protestations des familles d'enfants autistes qui se sentaient mises en cause ou délogées de leur position particulière, mais a dû se justifier auprès de l'ordre des médecins. On a du mal à comprendre, parce que ce qu'on observe rejoint précisément la définition d'« autisme » telle que la donne Bleuler en 1911. Il est vrai que les « scientifiques » du XXI^e siècle ne font guère référence à ce qui ne relève pas de leur siècle.

La deuxième :

Il y a peu de temps, j'ai vu l'extrait d'une émission sur les jeunes et les réseaux sociaux sur la chaîne LCP. Très intéressante, elle montrait une jeune lycéenne qui passait des heures à

¹ « La surexposition des jeunes enfants aux écrans est un enjeu majeur de santé publique », *Le Monde* du 31/05/2017 et *Médiapart* de 10/02/2018.

se préparer pour pouvoir poster quotidiennement les stories de sa vie sur Instagram et TikTok. Le maquillage lui prenait une heure. Pour les besoins de l'émission, le réalisateur lui avait demandé d'accepter de se laisser filmer démaquillée. Elle concède, mais s'effondre en larmes devant la caméra en disant qu'elle n'existe plus sans maquillage. D'autres, et pas que des jeunes filles, ne peuvent transmettre leurs posts autrement qu'en passant par la transformation numérique de leur visage².

Ces deux vignettes montrent les effets spécifiques du numérique selon l'âge de l'enfant et selon sa maturité psychique. Ils illustrent les deux aspects fondamentaux de la construction subjective selon qu'il s'agit de phénomènes préréflectifs ou des phénomènes réfléchifs.

Nous avons aujourd'hui à faire à deux types de réactions aux écrans dont il est important de détailler les effets. Ces deux types renvoient à deux fonctionnements distincts, mais soulignent, s'agissant d'enfants et d'adolescents, combien il est indispensable que les parents se sentent plus que jamais concernés et soient prêts à résister à la pression ambiante qui tend à minimiser les dégâts engendrés par la consommation du numérique. Les deux exemples montrent la grande différence qu'il semble y avoir entre les enfants très jeunes et des adolescents. Certes, plus l'enfant est jeune, plus l'enjeu est particulièrement grave ; mais force est de constater que même si la réaction à la consommation des écrans semble davantage être liée au type de lien établi par les réseaux sociaux, les adolescents ne sont pas seulement impactés par les effets particuliers sur le « donner-à-voir », la mise en scène de leur personne, mais ils sont aussi ébranlés dans leurs fondements subjectifs comme les bébés, du moins pour certains. Réflectif et préréflectif, les deux sont concernés. Il va falloir que je précise ces termes.

La situation est d'autant plus complexe qu'elle implique les opérations fondamentales concernant le rapport à l'objet et le rapport à l'Autre. Jamais autant, peut-être, l'étroite intrication de la préoccupation parentale pour leur progéniture et le rapport à l'objet ont été mis autant en évidence qu'actuellement, par l'intermédiaire du téléphone portable.

² Pour la transformation par techniques numériques voir *Le Monde* du 01/02/2020.

Revenir aux fondamentaux

Il faut revenir aux fondamentaux et aux développements sur le stade du miroir et les reprendre pas à pas. Vous me pardonnerez d'être parfois un peu abstraite. J'essaierai d'explicitier autant que possible, puis de vous donner les références de lecture pour que vous puissiez approfondir ces notions. Comme le souligne Lacan dès les séminaires sur les *Formations de l'Inconscient* (FI) et du *Désir et son Interprétation* (DI), la relation d'un sujet au signifiant se construit progressivement. Dans la séance du 1/11/1958 (DI), Lacan parle d'un « *noyau du moi qui s'origine dans la relation de satisfaction du besoin entre l'enfant et la mère, tout comme, dans un premier temps structural, il s'identifie à l'objet du désir de la mère, s'y plaçant, en quelque sorte, métonymiquement dans cette lignée-là* ». En français courant : le bébé, dans sa relation duelle avec sa mère, se construit une ébauche de ce qui sera plus tard la représentation qu'il se fait de lui-même et de lui-même dans le monde. Dans le séminaire précédent (FI), Lacan parle alors du sujet comme étant en constitution, un « je » pas encore différencié, un *assujet*, et se fondant sur les échanges de parole, dans lesquels il vient se loger dans le lieu de l'Autre avec un grand A. Ce grand Autre est, pour simplifier, l'interlocuteur absolu, celui, toujours capable de répondre. Évidemment, en premier, il s'agit de sa mère, mais cela dépasse largement sa personne.

J'en conviens, cela sonne assez barbare. Mais reprenons. Le nouveau-né ne dispose pas des moyens de se différencier de sa mère. Sorti du corps de celle-ci, il peut juste manifester bruyamment son inconfort, s'apaiser en tétant dès qu'elle lui présente le sein, et s'endormir, épuisé après tant d'épreuves. Il est certain que ce n'est que par la répétition de ces moments d'éveil et d'apaisement qu'il va pouvoir commencer à repérer des schémas d'échanges reconnaissables pour lui. Il mettra jusqu'à 6-18 mois pour effectuer le premier grand saut du point de vue de la perception de la séparation... et avec cela il n'en est pas arrivé au bout, loin de là. En attendant, la question du sujet est alors véritablement en élaboration et avec lui, ce que Lacan appelle le noyau du moi. Lorsqu'il évoque ainsi le moi, il l'articule à l'objet alors que le sujet est articulé, lui, à l'Autre avec grand A. Ce jeu entre les deux places, d'emblée différenciées, est essentiel. Retenons que pour l'enfant petit, avant le stade du miroir, il n'est que partiellement question d'objet, au sens que certainement il repère que dans les allers-venues de la mère, le sein s'en va avec celle-ci, mais de là à en conclure, comme il fera plus grand, que le sein est attaché au corps de la maman, il faut un peu plus de temps de maturation. Il est donc d'abord question du rapport à l'Autre, à qui il s'offre en quelque sorte, Lacan dit « métonymiquement », comme objet de son désir.

J'ai actuellement de plus en plus de consultations « post-COVID », où on m'amène des enfants autour de l'âge de deux ans, pratiquement tous tyranniques de nuit, parce qu'ils ont compris que là, les parents se mettent à disposition, et où le bébé, jusque dans son attitude corporelle, se fond littéralement dans le corps de la mère. Petit singe, koala, mais sans séparation. Ce ne sont en général pas des enfants très éveillés. Ils illustrent, dans leur attitude corporelle, ce que veut dire de prendre la place du phallus, d'objet, pour la mère. En général, les relations sexuelles entre le père et la mère sont tariées. C'est l'âge où l'enfant *est* l'objet pour la mère, s'offre *en* objet pour celle-ci, et durant lequel, sa position de sujet est celle de venir se loger dans le lieu de celle qu'il perçoit comme l'Autre pour lui. Cela n'empêche pas que progressivement la question de l'objet séparé de lui se cristallise. On le reconnaît dans les cris impérieux qui réclament le repas, on le repère dans l'exigence de la tétine qui bouchonne aujourd'hui la majorité des bébés, on le reconnaît aussi, si le bébé a été un tout petit peu laissé à lui-même, dans les découvertes progressives de tout ce qui se trouve à portée de regard, puis des mains de plus en plus habiles. Je et moi, dans leur genèse, s'articulent ainsi l'un à l'autre, médiatisés plus ou moins bien par celle qui nécessairement intervient, comme le dit Bergès, en suppléance à la fonction immature du bébé.

Plus cet Autre consent à être un tout petit peu barré, c'est-à-dire plus la mère accepte de n'avoir pas toujours réponse à tout, plus elle laisse une place au père dans sa vie et dans celle du bébé, et pas seulement comme celui qui lui fait les courses et autres menus allègements du quotidien, plus est facilitée la préparation du grand chamboulement qui débute normalement vers les six mois du bébé. Cette période, à la fois difficile parce que fatigante, est aussi celle qu'un certain nombre de mères ont beaucoup de mal à lâcher. L'accordage entre elles et leur bébé peut être un véritable piège et les amener à continuer un collage systématique bien au-delà du temps sensible. L'enfant ainsi materné se trouve en difficulté pour élaborer progressivement la question de l'absence de l'objet et de la personne séparés de lui. L'expérience de la frustration est alors d'autant plus bruyante. Malheureusement, les pères ne demeurent pas en reste et se collent en maman-bis à leur bébé, avec des effets des plus délétères. Un autre piège s'ajoute dans cette tranche d'âge : le numérique. En effet, ce collage permanent s'avère parfois très pesant et pour s'en distraire au moins un peu, le smartphone est très pratique. Maniable, toujours dans la poche, il détourne d'autant l'attention de l'adulte envers l'enfant, le laissant dans une relation que j'appellerais volontiers stroboscopique. L'enfant perçoit l'autre comme intermittent de la relation et aura du mal à se représenter la relation sous forme de linéarité et donc de permanence. L'impermanence crée un sentiment d'insécurité qui, lui, est permanent. Cela a quelques effets sur l'attention qu'on soigne aujourd'hui facilement avec de la Ritaline

un peu plus tard. Malheureusement la Ritaline n'augmente pas le stock de paroles manquantes, soustraites à la relation par le collage parental aux écrans. L'intelligence, comme le montrent les statistiques, se trouve plus ou moins fortement impactée. Ce n'est pas héréditaire, c'est un acquis, ou plutôt un manque d'acquis.

Si j'insiste tant sur ce moment particulier, dans lequel « Je » et « moi » sont en ébauche, c'est parce qu'il donne à voir in vivo le fonctionnement auquel répond l'addiction aux écrans. Ces derniers sont de plus en plus devenus des « indispensables », laissant leur propriétaire dans un désarroi proche du malaise s'ils viennent à disparaître. C'est dans ce contexte que se situe la première vignette dont il était question au début de cette conférence. Saturées de cette sur-adaptation, baignées dans le discours qui interdit de laisser pleurer un bébé au motif qu'il produira du cortisol, mauvais pour son cerveau, les parents non seulement se collent au bébé, lui enfournent la tétine, mais dès qu'il peut tenir l'objet en main, ils lui prêtent leur téléphone, en attendant qu'ils finissent leurs courses ou préparent le repas. Pendant que l'enfant mange, pendant la promenade, lors des longues heures à rester à veiller sur lui, le téléphone est le meilleur compagnon des parents. Le docteur Ducanda, dont il est question dans la première vignette, s'alarme de l'absence d'échanges de paroles et de regard entre les parents et l'enfant, signalant que de graves déficits s'originent dans cette absence d'interaction. La perte des échanges langagiers se comptent en centaines de milliers de mots avant l'âge de l'entrée en maternelle. La profession des orthophonistes a augmenté de manière spectaculaire et la pharmacopée répond avec gourmandise aux TDAH de ces enfants maintenus scotchés sur le canapé du salon devant Gulli ou dans leur lit avec l'iPad et les dessins animés tous de première qualité, bien entendu. L'obésité infantile va croissant. Les industries agroalimentaires prospèrent. L'écran, au premier âge, est d'abord l'objet qui empêche la parole, beaucoup moins adressée au bébé depuis qu'on a eu la bonne idée de tourner les poussettes dans l'autre sens (1967), au motif que l'enfant doit s'ouvrir au monde. L'écran est d'abord celui des parents. Quand il devient aussi écran du bébé, il le plonge dans un monde qui renforce ce qui est le propre de la tranche d'âge avant l'école maternelle : à savoir la pensée magique. Si on rajoute les bienfaits des jouets du type Fisher Price qui lui font croire que c'est lui qui produit le son et le mouvement, quand il appuie sur un bouton, alors qu'il pourrait lui-même faire le bruit du camion, chanter la chansonnette, pédaler sur sa petite voiture, l'éducation à la passivité est à son comble. On le voit du reste immédiatement quand on enlève l'écran à un enfant : il n'a peut-être pas la réaction d'effondrement du type autistique décrit dans l'exemple, mais en général, il geint ou agresse l'adulte, puis reste avachi, sans élan pour faire autre chose. Il ne sait plus quoi inventer pour lui-même. Il est doublement entretenu dans la toute-puissance, à la fois

par la réponse parentale à ses exigences et l'objet qui répond à sa place, au doigt et à l'œil. Les conditions de la construction d'un « je » prêt à s'engager dans l'aventure du miroir, les conditions de la construction du « moi », prêt à se séparer d'avec l'expérience directe de l'objet ne sont alors pas réunies. Lacan dit très justement que le premier noyau de la formation du moi se fait autour de l'expérience de la tétée qui articule comme il dit « sein » et « seing » : « *Le noyau de l'identification auquel cela aboutit, ce processus, il s'agit de ce qui se produit pour autant que la mère n'est pas simplement celle qui donne le sein, je vous l'ai dit, elle est aussi celle qui donne le seing de l'articulation signifiante*³. » La lecture de l'article sur l'agressivité nous dit à quel point l'objet devient le pivot de toute la construction du rapport de rivalité avec l'autre. Oui, il n'y a qu'un objet à disposition, parfois, mais deux sujets qui le désirent. C'est bien complexe pour un petit. Un petit dont les échanges ont été riches, passera tant bien que mal par cette nouvelle épreuve. Un autre à qui on a offert un service et un objet à la demande pour chaque requête, aura nettement plus de mal.

De la complexité de la construction subjective

Ce qu'il faut souligner, c'est cette séparation que Lacan fait d'emblée autour de la construction du « je », articulée à la dynamique initiée par le rapport à l'*Autre* dans la dimension *de l'adresse*, un Autre avec grand A, et la dynamique du « moi », articulée d'emblée à l'expérience avec l'autre, le *petit autre* du semblable, *autour de l'objet*. Or, dit Lacan, en commentant Winnicott : « *plus la réalité est satisfaisante si l'on peut dire, moins elle constitue une preuve de la réalité ; [[et] que] l'origine de la pensée d'omnipotence chez l'enfant est essentiellement fondée sur tout ce qui peut avoir réussi dans la réalité*⁴. »

C'est là que le bât blesse. L'usage d'objets qui répondent si parfaitement à ce que l'enfant semble attendre, tue toute initiative créative et pose la base pour le fonctionnement purement pulsionnel rivé à l'objet qui n'est même plus partiel. Surtout, l'usage de cet objet qui correspond si parfaitement à ce que l'enfant a l'air de lui demander, laisse celui-ci effectivement dans le sentiment de l'omnipotence imaginaire qui n'a d'égale que son impuissance réelle. L'enfant se love dans les algorithmes comme il se love comme *assujet* dans l'Autre. Est-ce la boîte de sardine qui regarde le sujet ou est-ce le sujet qui regarde la boîte de sardine ? La « boîte

³ J. Lacan, *Le désir et son interprétation*, 19/11/1958.

⁴ J. Lacan, *La logique du Fantôme*, 05/02/1958.

de sardine » est l'exemple que Lacan utilise pour illustrer la question du regard⁵. Est-on si certain que l'objet que nous regardons ne nous regarde pas à son tour ? L'usage du smartphone est la preuve parfaite de l'illusion de maîtrise : croyant maîtriser l'usage de son téléphone, l'utilisateur est en fait utilisé par les plateformes à leur profit exclusif à eux. Et pour un enfant dont la subjectivité est encore en train de se constituer, cela est ravageur.

Les phénomènes primordiaux restent la base du fonctionnement psychique durant toute notre vie, ils se fondent sur ce que Freud nomme l'interface entre corps et psyché, la pulsion. La dépendance absolue du nouveau-né par rapport à l'Autre, la conscience aiguë qu'a la mère de la détresse réelle de son bébé, l'amènent à rester au plus près de son nourrisson. Pour éprouvante que se révèle cette période, elle remplit une fonction pour le moins paradoxale, puisqu'elle permet à la mère d'être capable de deviner – juste ou faux, peu importe – mais de deviner et d'être ainsi support à ce désir de vivre du bébé. C'est sur cette fonction de divination que l'enfant s'appuie dans sa construction psychique. S'appuyer se traduit en allemand préférentiellement par « *Anlehnung, sich anlehnen* », terme dont Freud a fait usage à maintes occasions pour développer sa théorie de l'identification⁶. Le terme d'« *Anlehnung* », littéralement « appui contre », se prête particulièrement bien à la relation nourrisson-mère, tant il est vrai que le bébé dans les bras de la mère est littéralement confondu avec le corps de cette dernière. Psychiquement, l'enfant n'est pas à même de percevoir la séparation, mais il tire de ce contact étroit sa réassurance... et l'illusion de faire UN avec sa mère. Cette fonction du toucher se prête à merveille à la construction du UN imaginaire avec lequel on a à se confronter tout au long de la vie.



Cela est illustré de la manière la plus saisissante par la sculpture sur la tombe de Brancusi, au cimetière de Montparnasse, appelée « le baiser » et figurant deux visages dont les bouches se confondent. Parce que, c'est certain, la relation amoureuse est particulièrement apte à faire replonger dans le nirvâna de la confusion.

⁵ J. Lacan, *Les quatre concepts de la Psychanalyse*, leçon du 4/03/1964

⁶ E.-M. Golder, *La Récusation*, « amnésie d'identité Jacques Lacan Marcel Czermak Sigmund Freud », *Recherches étymologiques et cliniques* (Conférence EPHEP du 16 novembre 2010, revue et corrigée en 2018).

Lacan souligne que ce qui fonde l'insertion du Je dans le discours à venir, c'est un Je latent, implicite dans le message adressé par la mère à son nourrisson. En appui sur cette supposition primordiale, un sujet se loge ainsi dans le lieu de l'Autre, porteur du message en réponse à son cri.

Ceci a son importance dans le mouvement initié par le deuxième élément en jeu : l'objet. Lacan fait une distinction entre la fonction d'appui sur l'Autre et la fonction de l'objet qui intervient dans la relation avec l'autre. Il faut noter que dans le premier cas, et je le répète encore une fois, l'autre est écrit avec une majuscule et dans le second, avec une minuscule. En effet, il ne s'agit pas de la même situation. L'Autre avec un grand A est l'Autre à qui s'adresse l'appel, et l'autre avec un petit a est l'autre, comme semblable, comme rival, avec qui il s'agit de partager et à qui s'adresse la demande. L'objet s'interpose et devient progressivement un élément dont l'enfant repère la particularité : il peut le faire apparaître par le cri. Par son intermédiaire, la relation se complexifie. Dans sa fonction de « donneuse de *sein* », elle incarne le petit autre et dans sa fonction de « donneuse de *seing* », celle qui atteste que la parole donne une place de sujet à son enfant. À ce moment-là, elle incarne l'Autre avec un grand A. Dolto le formule autrement en disant que la mère ne donne pas seulement de la nourriture substantielle, mais aussi de la nourriture subtile.

Un petit exemple illustre dans sa banalité de quoi il en retourne dans le quotidien.

Une famille emmène ses enfants au restaurant. Les parents prévoyants ont emmené feuilles de papier et crayons pour les deux enfants, de 4 et de 6 ans. Cela démarre bien, les deux fillettes dessinent. La plus jeune gribouille rapidement quelque chose sur la feuille, la tend à la maman qui admire. Premier écueil. L'enfant y croit, à la félicitation, alors qu'à 4 ans, certains enfants font déjà des ébauches de mise en scène des objets et personnages. Éducation positive oblige. La fillette demande une deuxième feuille. La maman rétorque qu'elle pourrait dessiner sur l'envers de la feuille. Non, ça doit être une feuille neuve. D'ailleurs, on voit bien le regard de l'enfant qui lorgne sur toute la pile de feuilles à écluser. Donc, deuxième gribouillis et deuxième compliment de la maman et deuxième exigence d'une nouvelle feuille. La mère dit non. L'enfant redemande, exige, revendique. La maman explique qu'il ne faut pas écluser la pile. L'enfant insiste. La troisième feuille arrive. Résultat : le reste du repas est gâché par des revendications et caprices de toute sorte. Pas étonnant, puisque l'enfant ne voulait pas une feuille, l'enfant a interrogé l'adulte pour savoir si sa parole était fiable. L'adulte a répondu au niveau de l'objet alors que l'enfant interrogeait au niveau de l'adresse. Ce qu'il y a d'embêtant avec l'éducation positive, c'est qu'elle ignore l'inconscient. L'adresse à l'Autre avec un grand A, cela ne veut rien dire pour cette théorie prête à l'emploi. Objet et adresse sont deux

registres séparés qui s'entrecroisent à l'endroit à l'interlocuteur met une limite et maintient son refus d'obtempérer. La réalité qui s'adapte à l'enfant le rend capricieux.

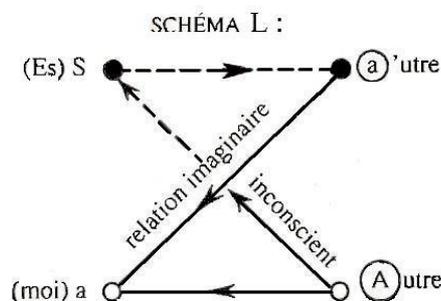
Ces temps premiers sont cruciaux, parce qu'ils ne font pas seulement intervenir ce jeu avec le sein, la fonction nourricière, l'objet partiel, mais ils impliquent l'articulation primordiale avec les deux premiers supports de l'objet (a) : le regard et la voix. Ce sont les deux moyens immédiatement à disposition de l'enfant pour explorer l'espace et le lien. Le regard de sa mère le relie immédiatement à elle, témoigne immédiatement de son désir à elle. Dolto souligne qu'au départ, l'enfant écoute et parle avec ses yeux, une façon particulière d'exprimer la non-spécification des zones pulsionnelles. On ne peut effectivement qu'être saisi par l'intensité de ce regard nourrisson. Certaines mères, du reste, ne le supportent pas. On retrouve ce même regard chez certains adultes, pour la plupart psychotiques. Le regard explore le désir de l'Autre, l'interroge, mais il explore aussi l'environnement. Il est arrêté par la limite de l'espace, chambre, maison, horizon, tandis que la voix traduit pour lui, dans les modulations, la teneur du message de l'Autre et l'enfant explore le proche et le lointain exactement comme un sonar. Pas étonnant que ces deux objets primordiaux sont ceux qui fournissent les éléments privilégiés du délire, puisqu'ils ont une autre consistance que l'objet issu du stade du miroir, affecté de sa caractéristique d'être saisissable concrètement. C'est sur l'objet sein, appartenant aux deux espaces, avant le miroir et après le miroir, que s'effectue la transition de l'ineffable/insaisissable des premiers objets vers l'objet partiel des fèces, détachable du corps propre.

De l'utilité des mécanismes archaïques pour le numérique

C'est du fonctionnement psychique de ces premiers temps que s'inspirent les algorithmes numériques. On ne peut que saluer l'ingéniosité des ingénieurs et des neurologues qui se sont prêtés à l'élaboration de ces outils. Leur intelligence est imparable. Ils réalisent ce dont Skinner avait rêvé en son temps et que Hayek a préconisé quelques décennies plus tard : pas la peine de violenter les gens pour les soumettre. Il suffit de les séduire de la bonne manière. Étonnant effectivement d'observer que nul ne se plaint de porter son bracelet électronique qui retrace chaque parcours, chaque geste, chaque message. Peu d'individus se séparent de leur téléphone quand ils se déplacent. Il est collé à eux, exactement comme l'enfant est collé à sa mère et les phénomènes de sevrage ressemblent aux effondrements du nourrisson angoissé. De fait, c'est plutôt l'individu qui est collé à l'outil, tant il est vrai que les mécanismes

algorithmiques s'inspirent de la confusion originare. C'est l'histoire de la boîte à sardines⁷. Astucieux, vraiment. Notons aussi, que regard et voix sont les supports des hallucinations de persécution. C'est le propre des objets de cette première période puisqu'ils font partie de cet espace-temps où l'Autre est tout-puissant pour l'enfant. Ce sont aussi les objets privilégiés des discours complotistes. Ainsi, ce croisement entre un Autre pas encore barré, c'est-à-dire pas encore reconnu comme pas-tout-puissant, et un objet pas encore séparé, est devenu le centre de tout individu. Jamais les sujets auront été aussi *assujets* qu'à notre époque. Avec les résultats que l'on sait.

Le temps-pivot se situe entre les 6 et 18 mois. Il faut se rappeler ce que disent Merleau-Ponty et Piaget : l'enfant découvre le monde avec tous ses sens associés. On voit alors que les deux sens qui ont fourni les premiers objets primordiaux, le regard et la voix, s'associent dans un entrecroisement fondateur. La voix, cette fois-ci, découpe nettement ses deux fonctions imaginaires et symboliques par l'assentiment : « oui c'est ton image », reprend la fonction primordiale de l'Autre qui accueille l'enfant à sa naissance par la nomination ; par le regard, la rencontre avec l'image dans le miroir sépare le corps réel de l'image du corps vue dans sa totalité, même dans une anticipation de sa totalité, comparée à la manière dont l'enfant vit son corps réel. Cette image, comme nous le savons, devient la forme idéale, l'objet idéal. « *Le moi est extéroceptif ou n'est pas* », dit Lacan, dans le séminaire sur le moi. Le mécanisme que cette vision déclenche est prodigieux : l'enfant voit deux visages dans le miroir. Il reconnaît celui du parent qui le tient dans ses bras et déduit progressivement que le deuxième visage qu'il voit dans le miroir est le sien, celui qu'il ne pourra jamais voir directement. Un enfant laissé seul devant le miroir va essayer de comprendre, mais ne jubilera pas : la jubilation est liée au langage de l'Autre, adressé à lui dans une situation partagée avec lui. On voit ainsi ce que Lacan illustre par le schéma L .



Ce schéma illustre parfaitement l'entrecroisement de l'appel et de la demande, chacun se situant sur un des deux axes, que Lacan appelle respectivement axe symbolique et axe imaginaire. Sujet et moi se situent en des

⁷ J. Lacan, Le Séminaire livre XI (1964), *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p.89.

lieux séparés. L'un se situe à un bout de l'axe symbolique, et l'autre, à un bout de l'axe imaginaire. Dans l'acte discursif, l'axe imaginaire et l'axe symbolique s'entrecroisent en un point central, crucial pour le sujet puisque c'est le lieu où l'énonciation (S-A) qui vise l'Autre croise l'énoncé de la demande qui vise l'autre (a'-a). Dans le texte sur le miroir, Lacan souligne que dans la jubilation, la découverte d'une possible énonciation se pose pour une fois unique pour chaque sujet, je dirais même, mythique, le lieu, le point d'insertion du Je-Idéal. Lacan n'en parlera plus dans ses autres textes.

Pour l'enfant confié aux écrans, privé de la nourriture subtile par une adresse distraite, du type « cause toujours, je suis au téléphone », venant d'un autre de référence tout autant collé à ses écrans, ce travail de séparation se fait difficilement, seulement partiellement, et le met à la merci de l'illusion de l'omnipotence et d'un virtuel confondu avec la réalité. Metavers est particulièrement efficace pour ces enfants-là. C'est pathétique d'écouter actuellement crier les protestataires « liberté, liberté ! » sans qu'ils aient conscience de la justesse de leur revendication. Ce n'est pas du passe vaccinal qu'ils ont à se libérer, mais de l'emprise des réseaux sociaux qui les entraînent comme les enfants de l'histoire du joueur de flûte de Hamel à leur propre disparition.

Car en effet, un travail de deuil de la confusion initiale non effectué laisse le sujet dans un univers où la confusion est recherchée, où le recours à la prothèse numérique fait bouchon pour refermer la sphère imaginaire, où l'image perd son statut de leurre pour devenir certitude. L'adolescence illustre particulièrement ce phénomène. La deuxième vignette que je vous ai donnée au départ montre comment les phénomènes spéculaires se greffent aisément sur un travail de séparation inaccompli. La jeune fille en question ne peut vivre sa vie que par la « *story* » qu'elle construit de sa vie, en quelque sorte dans un second temps, un futur antérieur. Dans le processus de construction psychique, cela relève en effet du temps où la narration permet progressivement de se servir des représentations pour s'adresser à un autre. Sauf que là, l'image prévaut, la parole manque. La « *story* », n'est pas un discours qui sépare l'image du signifiant, mais l'image supprime le discours, s'y substitue, et laisse le sujet prisonnier de ce phénomène du miroir social. Sans maquillage il y a effondrement pour l'adolescente de l'exemple. Si on reprend le schéma du miroir de Bouasse complété avec le dispositif du miroir plan, on constate alors que le regard du sujet, posé en haut du côté du miroir concave a réussi à se placer de sorte à voir l'image virtuelle dans le miroir, mais sans la conscience qu'elle ne représente qu'une part infime de lui-même. Le sujet n'est que ça, et seulement grâce au fard, le « trucage », comme les Italiens appellent le maquillage. On pourrait dire, pour prendre une autre métaphore, que ce sujet confond l'échafaudage avec la maison, le maquillage avec le visage.

Les algorithmes sont astucieux : sur Instagram, on ne visite pas que les « *stories* » des autres, mais on a aussi l'indication des lieux où se procurer les produits utilisés pour ce « trucage ». Donc, pour être toujours au point par rapport aux exigences de ce fonctionnement imaginaire, il faut en permanence scruter les « *stories* » des autres, afin de rester à la hauteur de ce qui se fait. Résultat, comme l'autre est toujours mieux dans le regard des utilisateurs Instagram, chaque visite entraîne un sentiment de moins-value... et augmente la consommation des produits et les visites de vérification sur l'application. L'industrie sort gagnante, le sujet est perdant sur toute la ligne à courir derrière un moi, une image, toujours impuissants à témoigner d'un sujet réduit au silence. Car, loin d'être seulement un miroir aux alouettes, le *social network* se transforme en hydre, persécutant de la voix et du regard celui qui n'est pas conforme. Le surmoi archaïque n'a jamais eu autant de pouvoir. Comme me disait une de mes patientes : « enfermée dans un lieu je cherche toujours à repérer les portes de sortie. » La seule efficace pour les réseaux sociaux, c'est la suppression de l'application.

Supporter que l'objet soit séparé de lui amène l'enfant à enrichir les découvertes de son monde, à entrer plus avant dans le langage partagé avec les autres. Le travail n'est pas fini pour lui avec la crise œdipienne puisqu'il s'agit ensuite de s'assumer comme indépendant de l'Autre tutélaire au terme d'un parcours jusqu'à la fin de l'adolescence. C'est devenu parfois chose impossible. À vouloir trop éviter ou s'éviter ce travail ingrat face à un adolescent écumant de rage, bien des parents abdiquent. C'est pourtant un tournant aussi important qu'à 3 ans.

On peut préparer nos enfants au numérique

Des années de travail sur la séparation vont être nécessaires, à partir de cet âge, pour affiner ce que veut dire prendre soin de l'objet, lui donner la place dans la circulation entre un sujet et ses semblables, réfléchir au statut qui lui est donné, toujours illusoire, dans la quête d'en être comblé. Des années de travail vont être nécessaires pour s'affranchir du rapport de dépendance aux autres, les semblables, et pour repérer le statut de l'Autre, comme référence, lieu auquel on fait appel au-delà de ceux à qui on s'adresse ; lieu d'un Idéal jamais atteint mais qui tire en avant. Les enfants, puis adolescents et jeunes adultes ont fort à faire pour se situer. La question de la castration symbolique est l'enjeu. L'apparition du smartphone a rendu la dynamique beaucoup plus complexe. L'objet a perdu en partie sa dimension de support d'un travail sur le désir, la demande et l'impossible pour devenir un objet à disposition permanente, répondant au plus près à une demande qui ne souffre plus de sursis, un objet, pour tout dire qui n'appartient plus à son propriétaire, mais auquel le propriétaire appartient. L'objet prend ainsi

le rôle non seulement d'« objet parfait », mais aussi de messenger d'un Autre non barré/d'un surmoi archaïque impitoyable. Mettre un écart entre lui et l'adolescent est devenu une gageure.

Dans mes consultations, il m'arrive de plus en plus souvent de préconiser un travail avec les familles afin de permettre au jeune en difficulté de pouvoir s'appuyer concrètement sur ses parents. Les familles, éducation positive oblige, ont tendance à se dire qu'à 15-16 ans, le jeune est assez grand pour « gérer », comme elles disent, son organisation du travail scolaire et son téléphone. Cela sonne bien, la confiance règne. C'est bien pratique. Qui plus est, bien des parents ne se sentent plus légitimes de limiter leur adolescent parce qu'ils ne connaissent pas suffisamment ce qui se passe sur Instagram, Snapchat et TikTok. Ils feraient pourtant bien d'y mettre un peu leur nez, y compris dans les sites que leur progéniture visite. À y voir de plus près, il s'agit bien plus souvent d'une simple démission parentale devant les crises de plus en plus énormes autour de l'utilisation des écrans. On constate que plus les parents ont encouragé l'enfant plus jeune à diversifier ses intérêts, moins ils auront à faire la police des écrans. À l'inverse, certains jeunes finissent par me dire qu'en effet, ils n'arrivent plus à juguler leur besoin de visites sur les réseaux sociaux, YouTube et jeux vidéo. Leur monde se résume, même se consume, à et dans, ces présences virtuelles. Car tout est fait pour que l'enfant, puis le jeune, et enfin l'adulte, ne sorte jamais du mode relationnel à l'objet, tel qu'il fonctionne durant la première année de vie. Toutes les addictions relèvent de ce registre. La réaction à la disparition du téléphone n'est pas celle de la frustration, mais celle de la privation. Quand les parents acceptent de venir me voir avec l'adolescent, il est alors possible de les sensibiliser à ce rôle devenu crucial à l'heure actuelle. Tout comme le bébé a besoin de l'étagage, la « *Anlehnung* » à l'adulte tutélaire, le jeune adolescent a un besoin urgent d'une nouvelle suppléance : l'adulte, en l'aidant à construire des temps de travail articulés rigoureusement à des temps de « détente » sur les écrans, fait office de moi auxiliaire/ voire de Sur-moi auxiliaire pour permettre au jeune de se sortir de l'impasse. Philippe Meirieu disait avec beaucoup d'humour que croire qu'un enfant puisse se construire tout seul, c'est faire comme dans l'histoire dans *Münchhausen*, où le baron, en train de se noyer, se tire lui-même par les cheveux pour se sortir de l'eau.

Ce que je préconise dans ces séances familiales n'est pas que les parents se mettent en place de père Fouettard, mais qu'ils construisent toutes les semaines un plan d'organisation de la semaine ensemble avec leur adolescent. Ce n'est pas très analytique, pourrait-on me reprocher. Cela ne m'impressionne guère, tant ces jeunes sont à la déroute. Ce que peut introduire un simple planning pour une semaine, établi avec les parents, c'est la visualisation de ce que l'adolescent fait de ses journées et de ses nuits. Une couleur pour la vie quotidienne, une autre pour le travail scolaire et du rouge pour le téléphone. Au jeune de remplir au jour le

jour ce qu'il fait. À lui de se débrouiller avec lui-même s'il oublie consciencieusement de mettre le rouge quand son téléphone est posé à côté de lui à lui signaler chaque nouveau message qui entre. Le principe est effectivement de le mettre sur mode avion s'il ne choisit pas de s'en servir. Il s'agit ensuite de faire chaque semaine, ensemble avec les parents, le point des couleurs, de visualiser le temps et de discuter de ce qui s'est passé. Rien de plus. C'est relativement efficace et confronte le jeune à sa manière de résister ou non aux sollicitations. Cette aide sous forme de simple échange, sans contrôle ni sanction, permet petit à petit de donner à chaque chose sa place. Au passage cela confronte aussi les parents à leur propre usage des écrans, ce qui peut être édifiant. Il est intéressant de noter que ce processus de dégagement par rapport à la dépendance introduit l'autre/Autre comme surmoi auxiliaire, le temps nécessaire que pour le jeune, une petite portion de surmoi utile se construise et lui permette d'organiser de manière indépendante sa vie. C'est une réédition de la suppléance à la fonction immature du bébé à un niveau d'élaboration psychique bien plus complexe. Un jeune trop longtemps sous son duvet devrait toujours alerter les parents, pour peu qu'ils lèvent eux-mêmes le nez de leur téléphone pour le voir.

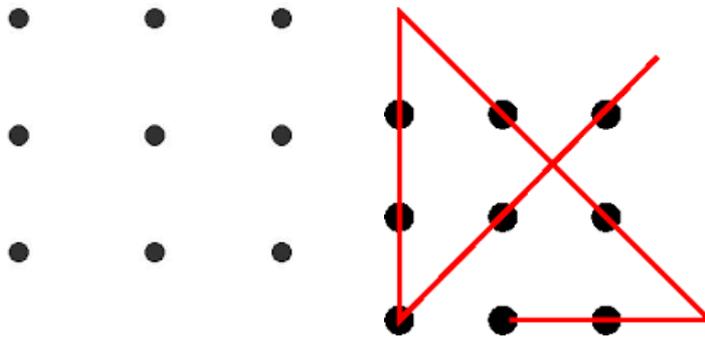
Ce qui risque de se perdre dans le marécage virtuel à la demande, c'est la possibilité simplement de penser. Figé dans un fonctionnement imaginaire préréflectif, c'est-à-dire collé à la suppléance virtuelle en permanence, l'enfant court le risque de croire que tout le monde fonctionne en binaire : je veux, j'ai. L'objet est désiré, il peut être obtenu. Une éducation qui veut éviter la frustration dans les âges précoces, nourrit l'omnipotence, est source d'agressivité violente en cas de ratage, mais ne permet pas de sortir du cercle vicieux de la binarité. Pour simplifier, l'enfant est maintenu dans le miroir du type winnicottien : je me mire dans le visage de l'autre, je suis cet autre, comme c'est le cas pour les bébés.

Les différents temps de la pensée

Quand on décompose les phénomènes qui se déroulent à partir des 6 mois du nourrisson, on découvre une lente évolution vers un raffinement de plus en plus subtil de la pensée. L'enfant qui est placé devant le miroir, dans les bras de la mère, voit deux visages dans le miroir : celui de sa mère et le sien, qui par définition lui échappe dans la dimension directe. Il fait quoi ? Il reconnaît le visage de la mère, il compare le visage réel avec celui dans le miroir, puis en déduit que l'autre visage, qui est à côté, c'est le sien. Un travail de comparaison prodigieux. Il fait une déduction juste à partir d'un élément comparable et fiable. Le visage de la mère est à côté et facilite donc la déduction logique. Cela inaugure le processus de langage qui devient nécessaire

comme outil de vérification et d'affirmation de cette nouvelle identité de plus en plus indépendante de l'Autre/autre. Le point d'appui, si tout va bien, n'est plus la réponse directe et immédiate et concrète de l'autre, mais un soutien en paroles pour réfléchir et explorer de plus en plus l'univers qui l'entoure. Cela s'appuie sur le langage échangé et pas sur le geste de suppléance pour éviter à ce pauvre petit de se faire mal parce qu'il est encore malhabile. L'habileté est comme le sens de la réalité : elle s'apprend par l'exercice, moyennant la découverte par essai-erreur. La suite de l'expérience du miroir affine de plus en plus la réflexion. C'est le début des angoisses face à l'inconnu, le noir dans la chambre, l'indépendance des objets par rapport à lui. Plus il grandit, plus l'enfant découvre par la force des choses qu'il ne maîtrise pas tout. Le choix des parents est alors binaire : ils peuvent continuer à faire tout à la place de leur enfant, ils peuvent aussi l'encourager à oser se confronter. C'est l'âge des phobies. Découvrir qu'une petite bestiole comme une fourmi vit sa vie, découvrir qu'un chien peut avoir envie de se rapprocher de lui, tout cela crée des angoisses qui peuvent parfois durer des années. Il est alors passionnant de voir comment les familles réagissent à ces angoisses. Sans le décider consciemment, beaucoup d'entre elles ont alors recours à des paroles apaisantes pour aider l'enfant angoissé à entrer dans le sommeil, à se confronter à l'animal dangereux et beaucoup d'entre elles découvrent la force des paroles magiques. On peut sourire de ces petits mensonges qui font effet propitiatoire, mais ils sont d'une utilité remarquable. Telle mère raconte face à l'angoisse de son enfant qu'elle a découvert une potion magique dont elle verse une goutte sur le coussin le soir avant que l'enfant ne s'endorme, tel père invente dans son histoire un récit qui punit l'animal dangereux. Tout cela est bien évidemment faux, mais introduit l'enfant à un mécanisme essentiel : s'appuyer sur une hypothèse, fausse ou vraie, mais invérifiable pour en déduire une conclusion juste. À la différence de l'expérience du miroir, où l'enfant peut vérifier sa découverte, cette fois-ci, il doit faire confiance à une hypothèse dont il ne peut pas vérifier le bien-fondé. Il entre ainsi dans le temps logique, un mécanisme d'une complexité extrême, mais indispensable pour le développement de sa pensée. Le processus est lent. L'enfant a besoin d'années de confrontation, avant de pouvoir penser en toute indépendance. Entretemps, il passe par des séries longues de fausses hypothèses, des questions adressées à l'autre, des découragements, tous nécessaires pour construire une pensée qui devient capable d'envisager l'inconnu encore à découvrir.

L'image du jeu pour relier 9 points sans lever le crayon et sans repasser par un point déjà relié en est une illustration éloquente : il s'agit de sortir du cadre qui semble prescrit par l'alignement des points pour retrouver la souplesse du trait unique.



Le temps du miroir winnicottien est binaire : mon visage rencontre le sourire de l'autre, le sourire de l'autre devient le mien. Le temps du miroir lacanien est ternaire : je vois le visage de l'autre ainsi que le mien, je vérifie sur le visage de l'autre qu'il est bien redoublé dans sa présentation réelle et celle du miroir et je déduis que l'autre visage dans le miroir est le mien. Le temps suivant, appelé le temps logique par Lacan, introduit une nouvelle dimension : l'inconnu, l'hypothèse. Dans l'exemple que Lacan donne dans *Les Écrits*, il introduit le fait que chacun des participants à l'expérience est conscient de ce qu'il s'appuie sur une hypothèse de réflexion apparemment fausse pour arriver à la conclusion juste, mais celle-ci lui sert de point d'appui pour oser annoncer sa déduction. Cette déduction est logique, mais pas vérifiable, donc les conditions de la déduction du miroir se sont complexifiées. Le temps manque pour que je précise ces développements, mais j'encourage vivement chacun à se replonger dans les textes afférents dans les *Écrits*, entre autres. En tout cas, c'est exactement ce qui se passe pour l'enfant qui croit à la fable de la goutte de potion sur son oreiller pour ne plus avoir peur. Il s'appuie sur un point extérieur, cette fois-ci non vérifiable, pour trouver en lui-même les moyens de s'apaiser. Ce qui se passe en-dehors du cadre, en référence aux points du jeu, est inconscient. C'est aussi ce qui est illustré dans l'histoire paradigmatique du petit éléphant Dumbo qui arrive à voler grâce à la plume que l'oiseau rencontré sur sa route lui a demandé de prendre dans sa trompe pour oser voler. Je n'ai pas beaucoup de sympathie pour les productions de Disney, mais parfois on y découvre des trouvailles utiles.

Les applications des différentes plateformes numériques paralysent pour la plupart ces mécanismes, laissant les enfants d'abord, puis les adultes aussi, en prise avec la réponse magique immédiate. Plus besoin d'hypothèse, la réponse vient dans la seconde. Pour une société d'exécutants, cela peut suffire. À condition de ne jamais manquer de batterie. L'inventivité doit savoir garder les outils numériques comme auxiliaires et avoir présent à l'esprit qu'à oublier les mécanismes dont se servent les algorithmes, on devient nous-mêmes

les auxiliaires des plateformes. Les éditeurs des livres de jeunesse l'ont compris : s'ils veulent que les enfants lisent encore des livres, ils doivent simplifier le langage, tant il est vrai que sinon les enfants ne peuvent plus suivre le texte. Ainsi, la Bibliothèque verte a été remaniée, simplifiée. C'est juste un signe que l'intelligence et nos enfants sont les premières victimes dans l'affaire. S'appuyer sur les mécanismes pulsionnels fait vendre, mais asservit l'humanité.

Être incapable de surseoir à la réaction immédiate ferme la réflexion, la narration, le temps long et nous plonge dans la pulsion pure. Nous assistons actuellement impuissants au déferlement pulsionnel à nos portes. Le numérique a sa part dans cette affaire.